

La transition écologique, urgence absolue

Biologiste et chercheur indépendant, Pablo Servigne a co-écrit en 2015 un livre intitulé *Comment tout peut s'effondrer*. Dans ce livre, il propose d'appeler « **collapsologie** » l'étude de l'effondrement de la civilisation « thermo-industrielle » et de ce qui la caractérise (la production et la consommation de masse, les loisirs, la mondialisation, le tourisme, les congés payés, etc.). La collapsologie conclut que ce type de société ne va pas simplement connaître une crise (c'est-à-dire une période passagère après laquelle surviendra un « retour à la normale »), ni même un déclin lent et progressif, mais un **effondrement** global et, selon toute vraisemblance, brutal. Un effondrement c'est-à-dire, selon l'ancien député et ministre Yves Cochet, une situation dans laquelle « *les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi* ». Cette perspective dit assez à quel point la transition écologique, la vraie (pas celle du ministère), est une urgence absolue.

Pic des ressources naturelles, climat, biodiversité, surendettement généralisé : une crise aux multiples facettes

Vers la « descente énergétique »

Pour le mouvement de la Transition, le principal facteur qui va précipiter l'effondrement des sociétés « thermo-industrielles » est la sévère « **descente énergétique** » qui nous attend, c'est-à-dire la baisse inexorable de la quantité d'énergie à notre disposition. Il faut insister en particulier sur le **pic pétrolier**, car notre société est incroyablement dépendante du pétrole. Un exemple, le plus frappant à mes yeux : si on totalise le pétrole nécessaire pour produire des engrais, pour fabriquer et faire marcher les machines agricoles, pour produire, transformer et transporter les aliments, pour fabriquer les emballages, etc., un Français consomme en moyenne environ deux litres de pétrole par jour *rien que pour se nourrir* !



Or, le passage du pic pétrolier va entraîner des conséquences gigantesques qui toucheront tout le monde et impacteront toutes les activités économiques, sociales et culturelles, sans exception, avec plus ou moins de brutalité et d'ampleur.

Première conséquence : les **déplacements** redeviendront ce qu'ils étaient avant le règne de la voiture, c'est-à-dire beaucoup plus rares, plus courts, plus lents et plus coûteux qu'aujourd'hui. Ceci vaudra autant pour le transport de personnes que de marchandises. Il en résultera une **relocalisation** de la plupart des activités

économiques et sociales : nous n'aurons plus les moyens de parcourir chaque jour des kilomètres pour aller au travail, au lycée ou faire nos courses, et nous devrons trouver à proximité la majeure partie de nos aliments, de notre énergie et de nos objets quotidiens. On reviendra au bon sens : manger une mangue cultivée au Mexique, porter un vêtement fabriqué en Chine ou voyager en avion ou en voiture, tout cela est un luxe inouï et insoutenable. Le pic pétrolier, va entraîner, inévitablement, la **fin de la mondialisation**.

Peak everything

Beaucoup imaginent que le développement des énergies renouvelables vapermettre de compenser la disparition des énergies fossiles, de remplacer les voitures à moteur thermique par des véhicules électriques et les chaudières à fioul par des panneaux solaires. Grâce à cela, nous devrions pouvoir continuer à vivre comme nous le faisons, mais désormais de façon « durable ».

C'est une chimère. En effet, **les métaux, comme le pétrole, s'approchent un à un de leur pic de production**, si bien que l'on parle du « **peak everything** ». Or le high-tech est particulièrement gourmand en métaux, tout spécialement en métaux dits « rares » comme le cobalt, le platine ou le lithium. Lorsque le pic de ces métaux sera passé, pour les mêmes raisons que celui du pétrole (épuisement des stocks, gisements de moins en moins prolifiques et de plus en plus difficiles à exploiter), nous n'aurons plus les moyens d'équiper 7 milliards de Terriens avec des smartphones, des panneaux solaires ou des logiciels de domotique intelligents. Nous ne serons pas non plus en mesure de produire et de faire rouler des milliards de voitures électriques – sans parler des camions, des avions, des tracteurs, des pelleuses, des excavatrices, des tronçonneuses, etc.

Par ailleurs, les énergies renouvelables et le high-tech sont très gourmands en métaux, mais aussi en énergie fossile. Selon le directeur de recherche au CNRS Olivier Vidal, pour produire la même quantité d'électricité, « les infrastructures éoliennes nécessitent jusqu'à 15 fois plus de béton, 50 fois plus de fer, de cuivre et de verre, et 90 fois plus d'aluminium » que les installations utilisant des combustibles fossiles. On estime qu'il faut environ 600 barils de pétrole pour fabriquer une éolienne* !

Bref : quand bien même on y investirait tout l'argent du monde, les limites physiques de la planète font que **l'on ne pourra pas remplacer les énergies fossiles par des énergies renouvelables****.

* Voir l'excellent blog <http://avenirsanspetrole.over-blog.com/>

** Pour aller plus loin, je conseille le passionnant livre de Philippe Bihouix, *L'âge des low tech*, Seuil, 2014.

écœuré et en colère. Mais le mouvement de la Transition constate qu'à force de sonner le tocsin et de dénoncer les autres pour ce qu'ils font (ou pour ce qu'ils ne font pas), on risque de déprimer et de décourager les énergies. D'où un choix fort : **essayons de donner aux autres l'envie de nous rejoindre !**

« Quand tu veux construire un bateau, ne commence pas par rassembler du bois, couper des planches et distribuer du travail, mais réveille au sein des hommes le désir de la mer, grande et belle. »
(Antoine de Saint-Exupéry)

Il y a dans le mouvement de la Transition une dimension joyeuse et même festive. L'un des principaux théoriciens du pic pétrolier, l'Américain Richard Heinberg, a écrit que le changement doit « *plus ressembler à une grande fête qu'à une marche de protestation*⁷ ». Rob Hopkins insiste aussi très souvent sur ce point : « *Mettez de la créativité dans vos projets, soyez beaux* », joyeux, colorés. C'est valable pour un logo, une monnaie locale (le billet de 10 de la Livre de Brixton, qui est un quartier de Londres, a pour effigie David Bowie), une banderole, le choix des variétés et des fleurs dans un jardin partagé, etc.

7. Cité in Transition network, *Guide essentiel de la transition*, p. 20.

Lucidité et détermination

À titre personnel, je me méfie de la « pensée positive » et je préfère parler d'une attitude « constructive ». Dans un fameux sketch, Dany Boon met en scène un malheureux dépressif qui, malgré tous ses efforts (« Je vais bien, tout va bien »), ne parvient décidément pas à voir la vie en rose et culpabilise de ne pas y arriver. Quand elle est ainsi érigée en règle de vie, la pensée positive risque de nous amener à « faire l'autruche » et à nier les difficultés. Or celles-ci ne disparaissent pas simplement parce que nous les jugeons déplaisantes. Quand elles finissent par émerger, elles sont encore plus délicates à régler et on n'a pas fait le nécessaire pour s'y préparer de façon sérieuse. Je dis souvent que face à la gravité et à l'urgence de la crise écologique et sociale, **nous n'avons pas besoin d'espoir ou d'optimisme mais de lucidité et de détermination.**

Stimuler le « pouvoir d'agir » des habitants

La dimension positive du mouvement de la Transition se repère aussi au fait qu'elle veut aider les citoyens à sortir du sentiment d'impuissance qui accable, au moins pendant un temps, quiconque prend sérieusement conscience de l'état du monde.

(Re)donner aux habitants confiance en leurs capacités

Très utilisé dans les politiques d'aide sociale en Angleterre, le concept d'**empowerment** désigne le fait d'aider

Trois types d'actions

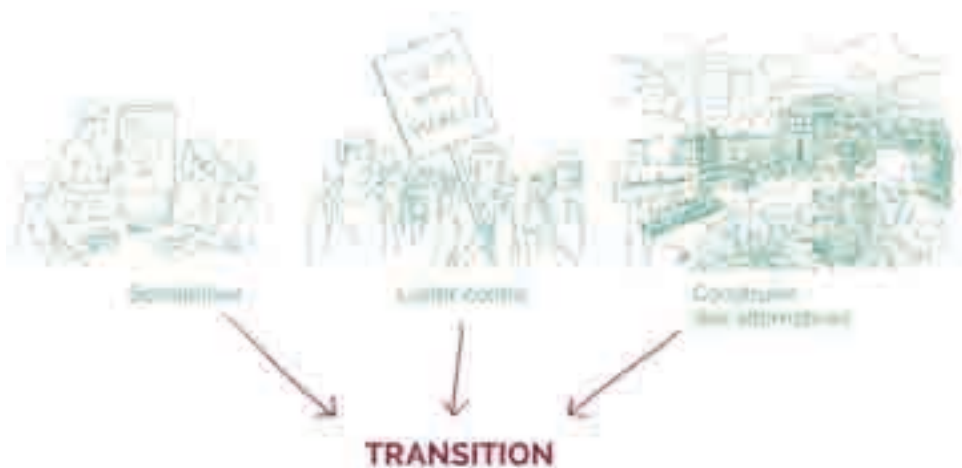
Dans mes conférences sur la permaculture et la transition écologique, on me demande très souvent « **Que pouvons-nous faire ?** ». Pour avancer vers une société plus respectueuse de la nature et de l'humain, **nous avons à la fois besoin de trois types d'actions.**

- 1) Des actions pour **sensibiliser** à la crise écologique et pour convaincre le grand public, les décideurs économiques et les élus que des changements majeurs sont indispensables. On peut le faire dans le cadre de partis politiques, d'associations de défense de la nature, de villes en transition, sur les réseaux sociaux...
- 2) Des actions militantes pour **obtenir des changements dans la réglementation**, mais aussi pour **lutter contre** les activités et les projets les plus dévastateurs, si besoin physiquement et par des actions illégales : action coup de poing pour faucher un champ d'OGM, engagement dans une ZAD (Zone À Défendre), etc.
- 3) Des actions pour développer des projets très concrets, à une échelle locale, pour **jeter les bases de la société de demain** : projets d'éco-hameaux, de micro-fermes, d'entreprises régénératrices...

Ces trois piliers correspondent à **trois modes d'action différents et complémentaires**. Ce sont trois façons de poursuivre un même but, qui est la transition écologique. D'ailleurs, énormément de citoyens sont investis dans ces trois modes d'action (ce qui est mon cas).

Pour illustrer cela de façon plus frappante, j'ai coutume d'utiliser la métaphore du *Titanic*. Nous savons aujourd'hui que la société industrielle et consumériste est vouée à « couler », inéluctablement. Il faut alors :

- 1) Sensibiliser pour que le naufrage se déroule de la façon la moins brutale, la plus démocratique et la plus solidaire possible.
- 2) S'engager ou s'interposer pour empêcher tout comportement qui pourrait encore aggraver la situation.
- 3) Jeter des canots à la mer et, si possible, en fabriquer de nouveaux.



Pour **former un groupe initiateur**, il suffit de trouver quelques personnes qui partagent vos convictions et qui sont motivées et disponibles pour y participer. Vous en avez sans doute parmi vos proches, vos amis, vos voisins ou vos collègues : il suffira souvent de leur parler de votre envie pour susciter des vocations. Parfois, c'est à l'occasion d'un événement particulier que vous pourrez « recruter » les membres de votre futur groupe initiateur. À Beauvais par exemple, la projection du film *Cultures en transition* au cinéma associatif a rassemblé en 2013 une soixantaine de personnes, et lors du débat qui a suivi, l'une d'elles a dit que « *ce serait super si cela existait ici* ». J'ai alors proposé de monter un groupe de transition à Beauvais. Le jeudi suivant, nous étions six à nous réunir autour d'un verre, et nous avons commencé à préparer la soirée de lancement de Beauvais en Transition, qui a eu lieu trois mois plus tard. Si vous avez l'impression que personne dans votre entourage ne serait intéressé, il vous reste la possibilité de publier un appel aux bonnes volontés sur les réseaux sociaux. Vous découvrirez peut-être qu'à

quelques pas de chez vous vit quelqu'un qui partage votre préoccupation et votre envie de « faire quelque chose ». Idéalement, un groupe initiateur ne devrait être **ni trop restreint, ni trop large**. Il faut être assez nombreux pour qu'une vraie dynamique collective émerge et pour que chaque participant n'ait pas trop de tâches à accomplir. Mais un groupe important est difficile à gérer, surtout quand on ne se connaît pas encore. À ce stade, il est donc plus prudent de s'en tenir à un petit noyau très soudé.

Comment composer le groupe initiateur ?

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ses membres ne doivent pas forcément être très diplômés et/ou dotés d'une solide expertise sur l'écologie, l'agriculture biologique ou les politiques de transports. Ce n'est pas non plus nécessaire qu'ils soient des bricoleurs ou des jardiniers expérimentés. En revanche, il faut absolument que le groupe initiateur comprenne, *chez l'un ou l'autre de ses membres*, et si possible chez plusieurs, **des qualités ou des compétences très variées**, listées dans le tableau de la page suivante.



Les compétences à concentrer dans le groupe initiateur

UNE TRÈS BONNE CONNAISSANCE DU TERRITOIRE	• Connaître le territoire, son histoire, sa géographie, son patrimoine naturel, architectural ou industriel, ses problématiques, ses opportunités, ses activités économiques... • Connaître les habitants, en particulier les responsables associatifs, les élus, les commerçants, etc. Il est essentiel d'avoir de bons contacts avec les acteurs du territoire.
DES QUALITÉS PERSONNELLES, DES « SAVOIR-ÊTRE »	• Avoir un état d'esprit constructif, du dynamisme, pour entraîner autour de soi. • Être bienveillant, sympathique (qualités relationnelles). On ne s'engage pas dans une initiative de transition pour se coltiner des personnalités difficiles, mais pour passer du bon temps ensemble ! • Savoir déléguer et faire confiance. Ne pas chercher à concentrer le pouvoir entre ses mains. • Être ouvert, avoir le sens de l'écoute, être réceptif aux conseils et aux critiques constructives. • Savoir gérer les conflits, entre le groupe et l'extérieur et à l'intérieur du groupe. Savoir aborder franchement les difficultés quand il y en a, savoir enclencher des dialogues constructifs pour trouver des solutions. • Être réaliste et lucide : comprendre qu'il y a des projets qui sont impossibles à mettre en œuvre (dans un premier temps en tout cas), qu'il n'est pas raisonnable d'en demander trop à des bénévoles. • Être fiable. Pour qu'un groupe fonctionne bien dans la durée, il est important que chacun respecte ses engagements et fasse ce qu'il s'est engagé à faire, pour que l'on puisse compter sur lui. • Avoir du leadership. Il y a des gens qui ont du charisme, que l'on écoute plus que d'autres, qui enrôlent plus facilement derrière eux...
DES SAVOIR-FAIRE « ORGANISATIONNELS »	• Avoir une expérience de la conduite d'un groupe ou d'une organisation : savoir animer le travail d'un collectif, savoir répartir les tâches de façon équitable et efficace. • Réserver une salle et/ou du matériel (barnums, tables...) pour organiser un événement. • Tenir à jour des listes de sympathisants, d'adresses mail, de numéros de téléphone. • Créer et administrer un site Internet (ajouter du texte, des photos...), envoyer une newsletter. • Faire les courses pour être sûr de ne manquer de rien pendant une réunion publique. • Organiser des actions concrètes (manifestation, occupation d'un bâtiment ou d'un terrain...). • Tenir une petite comptabilité. • Etc.
DES SAVOIR-FAIRE EN COMMUNICATION ORALE	• Parler en public de façon claire et entraînant. • Animer des réunions. • Répondre à des interviews de journalistes, notamment devant un micro et/ou une caméra. • Argumenter face à des élus. • Etc.
DES SAVOIR-FAIRE EN COMMUNICATION ÉCRITE ET ICÔNIQUE	• Rédiger des comptes-rendus de réunion. • Rédiger des tracts ou des flyers. • Rédiger des articles sur un site Internet, un blog ou une page de réseau social. • Rédiger une « charte » ou les statuts d'une association. • Dessiner des flyers, des affiches, un logo (sur papier ou à l'aide d'un logiciel). • Etc.

Le Repair Café

Une mamie écoute attentivement un jeune homme lui expliquant comment il va réparer son appareil à raclette. À l'autre bout de la table, deux retraités essayent de ressouder la poignée d'une casserole, sous les yeux d'un enfant qui attend son tour pour faire resserrer les freins de son vélo. Nous sommes dans un Repair Café, **un lieu où se rencontrent des réparateurs bénévoles et des gens qui ne savent pas comment s'y prendre pour réparer leurs objets abîmés ou en panne.**

Le fonctionnement d'un Repair Café : simple comme bonjour !

Le principe du Repair Café est on ne peut plus simple : des personnes qui habitent un même territoire organisent un atelier au cours duquel elles réparent ensemble leurs objets abîmés, cassés ou défectueux, en utilisant du matériel et des outils mis à leur disposition, et en étant aidées par des réparateurs bénévoles.

Le dispositif est extrêmement souple et adaptable en fonction des contextes. Il existe des Repair Cafés de différentes tailles ; ils comptent plus ou moins de bénévoles, sont installés dans des locaux plus ou moins spacieux et proposent une gamme plus ou moins étendue de petites réparations. Certains ont lieu dans le cadre d'une association loi 1901 qui porte le nom « Repair Café + nom de la ville ou du quartier », d'autres sont organisés par des associations qui ont d'autres activités, ou sont des événements uniques organisés en dehors de tout fonctionnement associatif. Certains ressemblent à

un après-midi entre quelques amis bricoleurs, d'autres reçoivent tant de succès qu'ils bourdonnent d'activités. Voici comment une session de Repair Café peut se dérouler dans ce second cas. À son arrivée, chaque participant reçoit un ticket qui lui donne son ordre de passage. Pendant qu'il attend son tour, il peut observer une réparation en cours, lire des revues ou des livres de bricolage, échanger des nouvelles ou boire un verre à une buvette improvisée.

Quand il est appelé, le participant commence par peser son objet afin d'évaluer le poids des déchets qui auront été évités à la fin de la journée si cet objet est réparé. S'il est en capacité de se débrouiller seul, il rejoint un atelier d'autoréparation où les bricoleurs aguerris échangent leurs savoir-faire et leurs « petits trucs », avec tous les outils nécessaires. Si ce n'est pas le cas, il est pris en charge par un réparateur bénévole. Il va alors assister à la réparation, écouter les conseils et les astuces et éventuellement donner un coup de main. Si son objet ne peut pas être réparé car il manque une pièce, on l'invite à acheter celle-ci et à l'apporter lors de la session suivante pour finaliser la réparation.

Le Repair Café est gratuit, mais lorsque la réparation de leur objet est réussie, les participants sont invités à faire un don afin de financer l'achat d'outils, de pièces de rechange ou de matériel de sécurité.



Les multiples avantages d'un Repair Café

Un Repair Café remplit des missions variables qui sont non seulement très appréciées des participants, mais très positives d'un point de vue plus global. Il a d'abord **une utilité écologique** évidente, car il contribue à la lutte contre le gaspillage et contre la production de déchets. À titre d'exemple, l'ADEME évalue à 1,3 million de tonnes le volume annuel de DEEE (déchets d'équipements électriques et électroniques) ménagers : cela représente 21 kg par Français et par an, et dans toute cette masse, beaucoup d'appareils sont tout à fait réparables – aspirateurs, ordinateurs, fours à micro-ondes, grille-pain, mixeurs... Le volume de déchets est d'autant plus élevé que, depuis des décennies, les fabricants mettent de plus en plus en œuvre ce que l'on appelle l'obsolescence

programmée, à savoir des techniques ou des procédés de fabrication visant à réduire la durée de vie d'un produit, pour que le client ait à en racheter un dans un délai plus bref.

De plus, les alliages métalliques sont de piètre qualité (un de mes amis bricoleurs dit que le principal composant des appareils et des outils actuels est le « cochonium »). Les objets et les produits sont donc aujourd'hui plus fragiles qu'autrefois, ils sont très souvent irréparables (des pièces sont soudées, des vis cachées dans des endroits quasi inaccessibles), ou bien les pièces détachées ne sont plus en vente : quand bien même on souhaite réparer son objet en panne, c'est parfois impossible, ou cela coûte « moins cher d'en racheter un neuf ». Pour tout cet ensemble de raisons s'est répandue une attitude très fréquente, un quasi-réflexe : « Si ça ne marche plus, je jette. » Alors que dans bien des cas, l'objet